

Portant sur une question existentielle, ce texte a été conçu pour un large public. Certaines pages ont fait l'objet de débats dans un cadre scolaire (élèves entre 15 et 18 ans). Un peu comme l'air que l'on respire, nous l'avons voulu en accès gratuit sur le site www.onehope.be

Il reste que toute reproduction est soumise à autorisation.

Tout soutien à l'entreprise éditoriale est le bienvenu.

Cet essai n'a pas d'autre but que de fournir un outil pour les plus jeunes et les moins jeunes afin de construire un cadre pour initier une réflexion personnelle de type existentiel : ne dit-on pas qu'on se construit en s'opposant ? Encore faut-il qu'il y ait « quelque chose plutôt que rien » ?

En somme, ce texte veut être un marche-pied, un seuil pour s'avancer dans un monde surinformé, complexe et changeant. On peut y poser un pied pour faire un premier pas, mais pour les suivants, il faudra se débrouiller.

Précisément, offrir d'autres pistes pour un approfondissement personnel est la raison d'être des citations en marge du texte principal.

Ces citations empêchent la clôture, elles donnent un écho conforme ou décalé par rapport au texte principal afin de relancer la réflexion. Ces citations sont issues d'auteurs divers, des écrivains, des philosophes, des scientifiques et de chanteurs.

Keywords/Mots-clefs : question, principe, philosophie, absolu, religion, bonheur, pensée, liberté, action, amour, suicide, violence, matérialisme, idéalisme, autonomie, machine, technique, drogue, idole, vide, maturité, valeur, Musil, Camus, Evangile, Ionesco, Sartre, Gandhi, Nietzsche, Marx, Bettelheim, Vian, Molière, Voltaire.

Au principe des choses ? Un, deux, trois ou Quand le sens fait défaut.

Vers une réflexion systémique



Essai minuscule

Bernard Spee

*« Mais rien n'a de sens, et rien ne va
Tout est chaos
A côté
Tous mes idéaux : des mots
Abîmés...
Je cherche une âme, qui
Pourra m'aider
Je suis d'une
Génération désenchantée,
Désenchantée. »*

Année 1989

Mylène Farmer

« Il n'y a pas pire agression que le non-sens. »

Année 1989

Boris Cyrulnik

*« Allô Le monde ? Je n'y comprends plus rien.
(...)
Quel est le nom du mal dont tu subis la fièvre
Les étranges idéaux, les hystéries funèbres ?
Dis-moi ce que je peux faire de ma petite place
Quels sont les actes et les mots qui peuvent t'aider à faire
face ? »*

Année 2007 Pauline Vasseur/ François Welgryn

Introduction

L'adolescence est un temps de doute et d'interrogation sur soi et sur le monde. En principe, il y a un âge bien précis pour ce temps. C'est un temps de passage. Puis avec l'âge, en principe, le temps vous installe quelque part et vous accorde quelques apaisements relatifs. Mais dans les faits, les plus âgés gardent toujours en eux des brins d'adolescence comme des brins d'enfance. Les questions sommeillent.

« Allez jusqu'au bout de vos questions dans la voie de vos réponses... »

Rilke

Bref, le présent texte s'adresse à qui veut : c'est un court essai pour une vaste question. L'« essai » est l'appellation que peuvent prendre certains textes qui ne prétendent pas épuiser un sujet mais l'esquisser.

L'approche philosophique en tant que démarche artistique

Face au discours scientifique qui, à lui seul, tend à rendre compte de la réalité, ce texte n'est pas scientifique, même si parfois il fait mention à certaines sciences exactes et humaines. Ce texte, tout au plus, cherche à avoir une portée artistique, celle d'une construction portant attention aux idées et qui pourrait finir par gagner une forme, peut-être nouvelle tant le nombre de combinaisons d'idées et de mots est infini ce qui rend toute élaboration presque aléatoire, fruit du hasard.

« Il y a plus entre le ciel et la Terre que dans toute la philosophie »

Shakespeare

Mais dès le départ, à n'en pas douter, ce texte s'inscrit dans une démarche philosophique ou réflexive. Néanmoins, l'approche philosophique nous apparaît comme un art de se situer et de situer son époque dans l'histoire, en utilisant les connaissances les plus diverses accessibles à un individu. Par conséquent, c'est un discours subjectif qui n'aura de valeur au travers du temps que s'il n'est pas totalement subjectif...

Par le passé, la démarche philosophique a rencontré deux tentations, l'une encyclopédique et l'autre scientifique. Ce sont dans les faits deux illusions insoutenables pour une époque qui sait ce que sont les sciences et leurs méthodes. Devant l'inflation des savoirs et de leurs prétentions à être tous scientifiques, la démarche philosophique pourrait se réduire à un travail de vulgarisation des sciences. Cependant, une réduction de l'approche philosophique à une vulgarisation des savoirs perdrait de vue la dimension critique propre à la philosophie. Dans la dimension critique, il y a le souci de rencontrer et de croiser le plus grand nombre possible de savoirs entre eux. Par là, la démarche philosophique est par définition systémique: elle tente par le biais d'un discours d'apporter un peu d'unité et enfin de compte un peu de beauté dans une complexité d'apparence chaotique. Grâce à ce désir d'unité, elle se construit en définitive une dimension artistique. La dimension artistique est dans ce cas une dimension de fiction, elle crée des mondes, des rêves qui permettent à l'individu de rencontrer la dure réalité avec un peu plus de liberté, de mouvement et de créativité.

« Tout commence par un rêve »

C. Lelouch

La question du sens de l'existence

« Pourquoi y a-t-il
quelque chose plutôt que
rien ? »

Parménide

Nous pensons que depuis la plus haute antiquité, il y a au cœur de la philosophie le souci de faire dialoguer les hommes d'une façon critique dans leur attention au réel en même temps que sur la recherche d'un but, d'un sens à l'existence. L'esprit comme la nature ont horreur du vide. Aussi, tous deux tendent à recouvrir le vide de nombreux voiles, de nombreux objets, de nombreuses fictions : quelque(s) chose(s) plutôt que rien...

Ces fictions font partie du jeu de l'Evolution.

Interroger ces fictions, ce(s) quelque(s) chose(s) plutôt que rien, fort différente(s) d'un individu à l'autre permet d'atténuer les préjugés, sources de repli précipité sur soi, d'aveuglements et d'antagonismes de toutes sortes.

« Be or not to be, that is
the question »

Shakespeare

En somme, cet essai veut reprendre et tenter de préciser, autant que possible, cette vieille question du sens de l'existence auquel chacun est un jour confronté. En dehors de toute technicité philosophique, ce texte voudrait contribuer à créer un dialogue avec ceux qui affirment être étrangers, voire rebelles à la seule perspective d'aborder cette question existentielle. Aussi, nous n'avons pas voulu rendre le texte technique. La technicité du vocabulaire en philosophie, bien qu'utile, est souvent un obstacle, un frein à la compréhension. Il faut dire que devenir obscur et illisible quand il s'agit d'un sujet aussi banal que la question du sens de l'existence, serait un comble. Voilà pourquoi nous avons recherché la plus grande clarté sans masquer les difficultés. Dans ce but, nous n'avons pas hésité à joindre de petits schémas pour clarifier certains propos et nous avons cru utile de ne pas alourdir le texte par de nombreuses références.

Trois parties

Le présent essai comporte trois grandes parties ou trois cahiers avançant chacun un grand principe.

Le premier cahier porte sur l'analyse d'une série de valeurs courantes qui peuvent passer pour le sens de l'existence, mais qui ne le sont pas. Précisons que ces valeurs contribuent à donner un sens mais qu'elles ne font pas le sens à elles seules, sauf dans certaines situations où leur absence totale les fait apparaître comme le sens par excellence. Ce premier cahier est essentiellement une approche négative où le sens n'est pas ceci, ni cela.

Le second cahier est le centre de cet essai. Il développe la réponse que nous apportons à la question du sens de l'existence. C'est une approche positive.

Le troisième cahier plus polémique confronte la réponse proposée dans la deuxième partie aux grands problèmes contemporains.

Premier Cahier

La question du sens de l'existence ou le principe de relativité

« Tout ce dont nous avons besoin dans la vie, c'est de la conviction que nos affaires marchent mieux que celles des voisins. »

R.Musil

La question

L'être humain se pose des questions. Elles sont nombreuses, elles surgissent le plus souvent devant des difficultés très concrètes comme la panne d'un moteur ou le refus d'une personne à entrer en relation. Pourquoi ce moteur ne fonctionne-t-il pas ? Pourquoi cette fille ne se plaît-elle pas avec moi ? Comment cela est-il possible ?

Le « pourquoi » et le « comment » sont très étroitement mêlés pour qu'on puisse les séparer. Aussi, disons que l'essentiel réside dans le fait qu'il y ait des questions qui surgissent. Le questionnement est l'indice que l'individu est en passe de prendre une certaine distance par rapport à l'événement. Cette distance sera la prise de conscience d'un divorce, d'un désaccord entre la situation vécue et l'image de la réussite espérée ou attendue. Ce genre de désaccord nous garantit que nous ne nous confondons pas avec le monde et ses objets.

Cette découverte peut être désespérante si nous n'enfermons pas les problèmes, les contrariétés les plus ordinaires dans de strictes limites du cadre qui les a vu naître, par exemple en disant que c'est un pur problème technique et qu'il ne concerne pas l'orientation finale de notre vie.

« Notre société déverse en vrac dans les imaginations des jeunes un flot ininterrompu d'informations de façon de plus en plus maladroite et agressive. »

J.Rousselet

Comment glisse-t-on d'une question ordinaire vers une question existentielle ?

Quand surgit la question sur le sens de l'existence, c'est souvent parce que nous en sommes venu par inattention à lier intimement un problème ou une question tout ordinaire à notre existence même, à notre

amour propre : par exemple, si je ne résous pas ce problème ou si je ne sors pas avec cette fille, je suis un imbécile, je ne vauds rien et par conséquent, vivre ne vaut plus la peine...

Heureusement, chacun a appris très tôt - le plus tôt, c'est le mieux, dit-on - à éviter ce raccourci et par conséquent, à mettre chaque chose à sa place, à « faire la part des choses ». C'est ce qui s'appelle avoir de la maturité. Et dieu sait qu'il en faut si nous ne désirons pas que la moindre petite contrariété de la vie quotidienne nous fasse dérapier sur la question globale « Pourquoi vivre ? ».

Hélas ! La question du sens de l'existence si elle s'impose, elle devient facilement aigüe et obsédante en particulier lorsque nous sommes comme « éclatés, décalés » c'est-à-dire quand nous n'avons plus une image claire de nous-mêmes, quand notre vie se trouve encombrée, tiraillée par mille et une choses qui nous échappent constamment. Ce contexte conduit à penser qu'aucune réalisation personnelle n'est à espérer ou s'il est possible, elle paraît dérisoire. La surinformation et la masse des objets disponibles et leur circulation favorisent cet éclatement, cette dispersion. Dans ces moments-là, que je sois ou ne sois pas, sont équivalents, ne changent rien. A l'opposé, tant que nous avons la conviction ou l'illusion d'être unifié, notre vie, la vie a un sens.

Echos du passé...

Prenons le risque de ce questionnement existentiel. Quittons notre train quotidien (métro, boulot, dodo), tentons un dérapage, un décalage contrôlé sur cette question... A qui profite cette vie, la nôtre d'une durée probable de 30 ou 80 ans ? A qui sert-elle ? Que signifie-t-elle face à « l'éternité » d'un ciel étoilé et face à l'histoire millénaire des hommes ?

Beaucoup vous diront qu'à poser pareille question, on risque, par exemple, le suicide. Selon Albert Camus, « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. »¹. Pour d'autres penseurs, nous risquons la déprime, éventuellement la folie parce que c'est une question impossible comme celle de la quadrature du cercle. Il reste que c'est la seule question intéressante, digne d'un être doué de pensée.

Mais dans le même temps, nous pouvons dire que nous ne risquons pas grand-chose car tout ceci n'est que mots, et encore des mots... Quoiqu'il en soit, il est certain qu'un état nous menace: la déception, voire la dépression et de noyer cette déception dans les mots ou de belles images. Il s'agira d'être vigilant.

¹ A. Camus *Le mythe de Sisyphe*

Nous allons proposer différentes réponses que nous analyserons brièvement afin de voir si l'une ou l'autre ne pourrait pas être la réponse au sens de l'existence. Prenons le risque de la réflexion et d'une première hypothèse.

Premier essai de réponse : le bonheur comme sens de l'existence.

Tout être humain cherche le bonheur : c'est une constante dans l'histoire de l'humanité si on regarde les religions ou les sagesse antiques. En général, on définit le bonheur comme cet état où l'on n'a plus de soucis, de tracas, un état où l'on ne pense plus à rien. A la limite, le bonheur surgit au moment où l'être humain renonce à ce qui le caractérise en propre, à savoir la pensée...Voilà une constatation bien paradoxale...

« Le bonheur est une idée neuve en Europe. »
Saint Just

Nous ne sommes pas les premiers à faire cette constatation. En effet, sur ce chemin du questionnement, nous ne sommes pas seuls, d'autres nous ont précédés, beaucoup d'autres...C'est heureux mais la pensée des autres ne nous dispense pas de réfléchir à notre tour ? C'est Platon qui notait déjà que ce n'est pas le nombre qui fait la valeur d'une question ou d'une solution. Le nombre ne fait pas la vérité, tout au plus un rapport de force...et par là, la grandeur d'une illusion religieuse ou politique. Aussi, nous nous contenterons de quelques références au passé, ici, à Voltaire, qui, au siècle des Lumières (18^{ème}) a voulu combattre l'obscurantisme, fruit du manque d'instruction et d'une religion abusive. Ce dernier prenait souvent le détour de petites histoires pour amener les Lumières de la Raison.

« Ne pas lancer les hommes à la poursuite du bonheur, car le bonheur, c'est encore une idole de commerce »

A.Soljenitsyne

Histoire d'un bon brahmin²

Je rencontrai dans mes voyages un vieux brahmin, homme fort sage, plein d'esprit, et très savant ; de plus, il était riche, et, partant, il en était plus sage encore : car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille indienne, bigote, imbécile, et assez pauvre.

Le brahmin me dit un jour : « Je voudrais n'être jamais né ». Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues ; j'enseigne les autres, et j'ignore tout...

Non seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe. Cependant on me

² Voltaire, *Romans et Contes*, Edition Garnier-Fammarion, n°111.

fait chaque jour des questions sur tous ces points : il faut répondre, je n'ai rien à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait des lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandais si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le brahmin ; elle croyait aux métamorphoses de Vitsnou de tout son cœur, et pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : « N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content ?

- Vous avez raison, me répondit-il ; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur. »

Cette réponse de mon brahmin me fit une plus grande impression que tout le reste ; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. « Il y a pourtant une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin de quoi s'agit-il ? D'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de ne pas avoir le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. « Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là, je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est être très insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? Comme toutes les autres. Il y a de quoi parler beaucoup.

Des limites des Lumières ...

Le bref texte de Voltaire que l'on vient de lire a le mérite de la clarté tout en faisant écho à une culture étrangère et à la technique des automates. Avec son titre «*Histoire d'un bon brahmin* », ce texte met en scène d'une part une vieille femme pauvre, imbécile et bigote qui croit tout avoir (c'est-à-dire le bonheur) et remercie le ciel, et d'autre part un riche penseur religieux, qui possède tout mais qui, en définitive, se sent dépourvu de tout.

Voltaire caricature une aspiration au bonheur mais surtout souligne l'incapacité du penseur à y accéder sans renoncer à la pensée. La pensée exclut le bonheur et, c'est bien cette condition que l'Humanité semble

« La religion est l'opium du peuple. »

K.Marx

« Moins l'homme aura à fournir de travail pour assurer sa survie matérielle, plus il disposera d'énergie pour d'autres tâches. A moins qu'il ne trouve des activités qui aient un sens pour lui, son angoisse croîtra en proportion de l'énergie devenue disponible »

B.Bettelheim

refuser. Ainsi, ce serait un préjugé rationaliste, intellectuel qui rend inapte au bonheur !

Prenons le texte à la lettre, et demandons-nous pourquoi les individus peuvent bien préférer la pensée plutôt que d'être imbécile et heureux. Il y a plusieurs réponses possibles. Une des premières serait qu'en pensant, en réfléchissant, nous analysons, nous anticipons les événements, nous sommes ainsi moins vite les victimes des autres et de l'environnement. La seconde s'enracine chez l'être humain dans l'impossibilité matérielle de ne pas penser. L'être humain se débat à tout moment avec la pensée, il peut atténuer le phénomène sans pouvoir le supprimer. Voltaire indique que la religion est le procédé réussissant le mieux à atténuer la pensée mais il suggère que la parfaite extinction de la pensée participe d'un autre ordre, celui de l'automate, du robot, dira-t-on aujourd'hui. Le robot serait de la pensée morte c'est-à-dire parfaitement maîtrisée et prévisible.

Remarquons la présence d'un autre préjugé de type socio-économique dans le propos de Voltaire à savoir que la réflexion serait un privilège de riche : un pauvre ne peut pas penser. C'est une vue caricaturale : tout être humain, riche ou pauvre, pense. Ce que nous sommes en droit de constater, c'est qu'un riche s'il décide de se poser des questions, a davantage de moyens matériels pour ne pas interrompre sa recherche mais ses richesses peuvent tout aussi bien devenir son unique souci et financer de nombreuses distractions, bref à tout, sauf à une réflexion sur le sens de la vie.

La tentation des bonheurs « faciles »

« Le bonheur, c'est toujours pour demain. » chante le poète.

Si être heureux signifie ne plus penser, il y a péril dans la demeure « humaine », et du coup, nous pouvons comprendre pourquoi de façon si obsédante, récurrente, la tradition répète que l'être humain n'est pas une bête mais un animal qui pense. Il est certain qu'il y a dans l'homme la tentation de ne plus être humain, et si le bonheur a quelque chose à voir avec cette tentation de ne plus penser, il y a des chemins plus courts que d'autres pour y aboutir. Nous voudrions rapidement les évoquer et situer leurs limites :

« Heureux ceux qui ont sommeil, ils s'endormiront bientôt. » Nietzsche

1. La tentation du sommeil : Cette interruption de la pensée est dans l'ordre des choses. L'homme ne peut pas penser tout le temps. Le fonctionnement de la pensée suppose une suspension de celle-ci pendant un temps. Au-delà d'un certain seuil, la recherche de sommeil peut devenir une fuite, un bonheur facile, bref, la tentation de ne plus être humain.

« En Belgique, le suicide représente 24,6 % des décès chez les jeunes âgés de 25 à 34 ans contre 20,5 % pour les accidents de la route. »

La Libre Belgique
7/08/90

2. La tentation du suicide : si ne plus penser, c'est le bonheur, le suicide représente effectivement le plus court chemin pour un « repos » total de l'esprit. Il représente la possibilité d'échapper au contrôle naturel et social mais il représente aussi l'échec suprême pour la pensée dans la mesure où elle est le produit d'une évolution millénaire dont elle n'arrive pas à saisir le pourquoi et dans la mesure surtout où elle n'est pas arrivée à trouver des valeurs d'échange. Aussi, si la mort est perçue comme le lieu du repos garanti, elle est également l'événement qui suscite le plus la réflexion. « A quoi ça sert de travailler, d'étudier puisqu'on va mourir ? » peut-on entendre. « C'est vrai, répond le vivant, mais si la mort est une chose sûre au bout du chemin de la vie, pourquoi se presser pour une certitude, autant être curieux de ce que peut offrir la vie, l'imprévisible, l'histoire du monde ? » Il semble que vouloir la certitude la plus absolue soit paradoxalement synonyme de mort.

3. La tentation des drogues : il y a des façons plus « douces » d'effacer la pensée et la vie que le suicide. Ce sont les drogues : elles permettent à l'individu d'obtenir un plaisir intense mais en même temps d'engager son autodestruction et la mettre sur le dos d'un autre, le dealer. Au final, il peut être présenté ou se présenter comme une victime des systèmes de consommation et de répression. Parfois presque un héros ? Malheureusement, le drogué perd très vite le contrôle de sa situation en tombant dans le fameux cercle infernal : « Je me drogue parce que je suis triste, et je suis triste parce que je me drogue. », jusqu'au jour où son corps se casse ... L'entrée dans la drogue a beaucoup d'un suicide différé, déguisé.

Remarquons que le recours à la « drogue » peut être très banal si l'on songe à des activités élémentaires comme le fait de manger ou de boire. Manger ou boire sont des activités des plus rassurantes puisqu'on met en soi, on s'incorpore l'autre : ainsi, il ne peut nous manquer ou nous agresser. Manger, c'est être quelqu'un, c'est ne pas être mangé... Dans ce cas, c'est l'abondance qui suscite une façon d'être qui masque une angoisse de n'être pas assez...

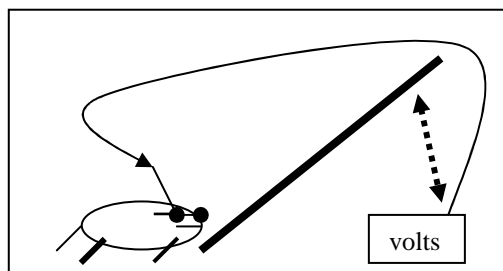
4. La tentation de la technique totale : l'homme est tenté depuis toujours d'économiser ses efforts. Et si à cet égard, le suicide n'est pas davantage pratiqué, c'est parce qu'il paraît être un moyen si radical qu'il nécessite beaucoup de pensée, de détermination, à moins que ce soit de désespoir... L'être humain a toujours préféré, avant de faire l'économie de sa propre vie, d'envisager la mort d'autrui, son esclavage

ou sa soumission. Si le progrès technique a probablement libéré l'homme de la nécessité de l'esclavage (Les Droits de l'homme), il ne l'a pas encore convaincu de la nécessité de limiter l'exploitation, la transformation de la Nature et de sa nature. Ainsi, par exemple, l'homme a aujourd'hui les moyens micro-électroniques pour stimuler (électriquement ou chimiquement) les centres de plaisir de son cerveau. L'expérience en laboratoire montre que l'animal y recherche une fin, un but mortel.

Description du processus expérimental : soit un rat placé au pied d'une planche savonnée. Arrivé au sommet de celle-ci, son poids déclenche l'envoi d'une récompense qui sera une micro-décharge électrique au niveau d'électrodes placées dans la zone de plaisir de son cerveau. L'animal en défaille, il dégringole de la planche sous le plaisir. On observe qu'une fois qu'il a repris ses esprits, il se dépêche de remonter sur la planche pour obtenir une nouvelle décharge électrique. Un constat s'impose : il s'épuise dans ce jeu d'ascensions, il ne prend plus le temps de s'alimenter et il en vient à se faire mourir à y grimper...

- « Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ? »
- « Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés. »

E.Ionesco



Devant cette réalité, il importe d'observer que si le plaisir est dans la nature, celui-ci ne noie pas, ne tue pas l'individu. Tout au plus, le plaisir soutient l'individu face à la réalité mais aussi de lui fait rechercher plus de raffinement.

« Le danger de la télévision réside dans cette incitation à la passivité, cette fuite devant l'initiative personnelle qu'exige la réalité, beaucoup plus que le contenu inepte ou macabre des programmes. Mais cette passivité n'est qu'un aspect de notre démission face aux machines. »

B.Bettelheim

Peut-on appréhender d'une manière générale les effets de l'envahissement des techniques sur la nature humaine ? Le perfectionnement technique semble apparaître comme un double, un sosie monstrueux de la réalité naturelle ou sociale : l'ensemble des machines qui concourent au bien-être d'un de nos contemporains est l'équivalent de cent cinquante esclaves. Les machines, les produits ne sont-ils pas comme une sorte de drogue, d'assuétude ?

Le sosie technique suscite un plaisir plus facile mais son coût exact nous échappe. Le plaisir acquis est comme vidé de toute détermination, de toute contrainte et en définitive de consistance. Cette situation a pour principale conséquence la perte du coût temporel : il se produit une contraction de l'intervalle de temps entre l'apparition du désir et le moment de sa satisfaction. C'est le principal effet du progrès

« La misère est la pire des violences. »

Gandhi

« Il va de soi que la stabilité, en tant que spectacle, n'arrive pas à la cheville de l'instabilité. »

A.Huxley

technique : il tend à rendre mortel ou en tous cas mortifère la satisfaction devenue plus accessible.

5. La tentation de la violence : une autre façon d'éteindre la pensée est de recourir à la violence, en accusant, par exemple, l'autre, le voisin, l'étranger d'être la cause de tous les maux. Le déchaînement de l'agressivité, de la haine amène à une ivresse abominable où les êtres préfèrent se battre, détruire au risque de mourir plutôt que de mourir d'ennui ou de misère sur un trottoir du Tiers-monde ou d'une mégalopole occidentale. Le riche et le pauvre peuvent être ainsi très proches dans la découverte du fait que le goût de détruire se nomme absence de sens...Le fanatisme est une façon de donner sens à une existence devenue précaire.

Deuxième essai de réponse : la pensée comme sens de l'existence.

D'après Voltaire, le bonheur est incompatible avec l'exercice de la pensée. Et précisément, nous venons de voir que bien des bonheurs faciles et artificiels ne sont possibles qu'avec l'effacement de la pensée. Or ce qui caractérise précisément l'homme, c'est la pensée. Il importe d'examiner s'il n'y a pas un quelconque bonheur spirituel possible, tant il paraît insupportable à l'être humain de renoncer au bonheur. Si le bonheur est absent ici bas, l'être humain est toujours prêt à croire à un bonheur situé dans un au-delà. Il nous faut essayer de concilier bonheur et pensée au lieu de les opposer irréductiblement. Mais qu'est-ce que la pensée ?

« Il n'est rien que l'esprit considère comme ferme, aucune personne, aucun ordre : parce que nos connaissances peuvent se modifier chaque jour, il ne croit à aucune liaison, et chaque chose ne garde sa valeur que jusqu'au prochain acte de création. »

R.Musil

Tentons une définition qui a le mérite d'être générale et d'être directement éprouvée. La pensée est une puissance infinie de combinaisons et d'organisation de perceptions, d'images et d'idées : c'est en quelque sorte un jeu infini d'éléments finis. Ainsi, l'image de l'oiseau et l'image de l'être humain peuvent se trouver combinées pour donner l'image de l'ange et, plus tard le dessin de mille et un projets d'avions.

De même, la question du sens de l'existence peut provenir du rapprochement de l'image de la vie et de celle de sa fin brutale, la mort. Cette confrontation suspend l'action et amène la réflexion : pourquoi vivre puisque je vais mourir ? Ici se glisse le désir d'un sens, d'une orientation, objet de notre recherche.

Cependant, il est heureux que la puissance combinatoire de la pensée

« Je pense, donc je suis. »

R. Descartes

fonctionne dans les limites d'un contexte physique (par ex.: contraintes sensorielles), biologique (par ex.: l'apprentissage d'une langue) sans quoi chaque pensée s'épuiserait à tout essayer, ce que font systématiquement les ordinateurs. La pensée est toujours pensée de quelque chose.

Si la pensée ne se penche pas sur le monde, sur ce qui l'environne, elle est tentée de se prendre elle-même pour objet : l'individu pense qu'il pense. La pensée peut en arriver à n'avoir que des objets abstraits comme les idées mathématiques. Elle peut aller au-delà et « tourner à vide » sans contrainte, ce qui peut donner lieu à un vertige narcissique et provoquer un malaise, une angoisse devant sa capacité à revenir perpétuellement sur elle-même.

En réaction à ce vertige narcissique, l'être humain souhaite un arrêt, une fin, un objet ou encore une image qui le comblerait totalement. Cet objet, ce « petit objet », nous pourrions l'appeler le bonheur.

Paradoxalement, cet état est très proche de la mort, un état où on ne désire plus rien. « Heureux à en mourir ! » dit le poète.

En définitive, l'homme quand il découvre un vide, un espace qui permet un questionnement incessant et radical, se retrouve face à deux types d'univers, l'univers mental avec des idées, des « objets » abstraits, idéaux c'est-à-dire un infini combinatoire qui offre toujours un nouveau possible, et l'univers de la matière, avec des objets et des personnes bien concrets, c'est-à-dire du fini qui fait obstacle et qui en même temps peut occuper et tenter de combler ce vide.

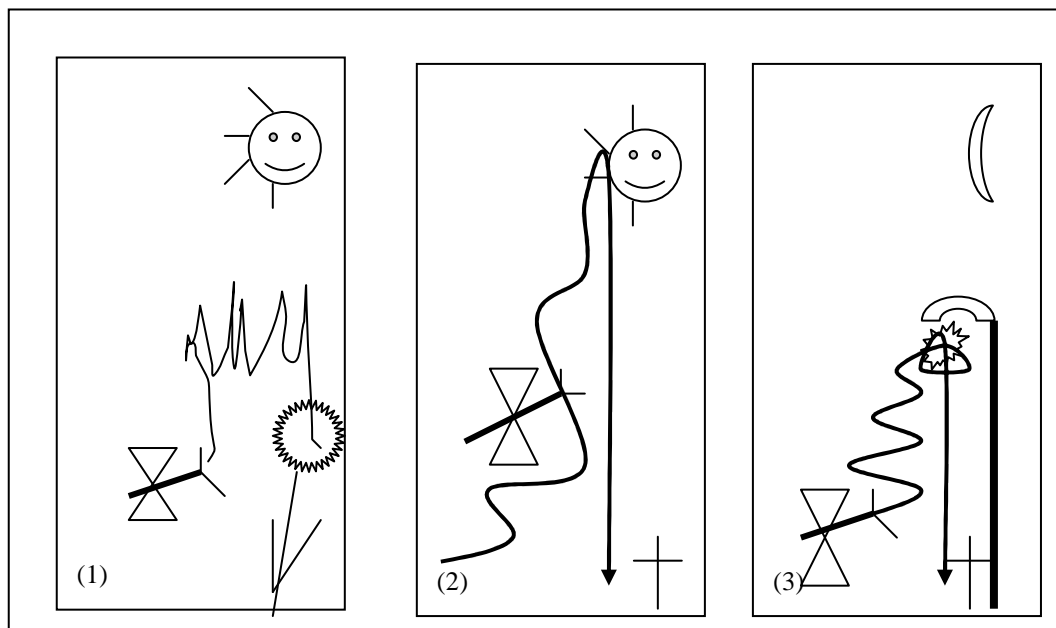
L'individu cherche un équilibre, une direction, un sens entre ces deux extrêmes qui sont d'une part, **une tendance idéaliste** avec ses objets idéaux (par ex. : la paix mondiale) et d'autre part, **une tendance matérialiste** avec ses objets matériels (par ex. : une auto). Cette recherche ne se fait pas sans malentendus.

Le principal malentendu : idéalisme ou matérialisme ?

Imaginons que l'être humain soit un papillon. Cette référence imagée à un animal fort versatile permettra de mieux indiquer les situations extrêmes, les malentendus entre lesquels l'individu doit se débattre.

« Mourir pour des idées ?
D'accord mais de mort
lente. »

G. Brassens



- (1) **En équilibre**, l'individu (// le papillon) évolue partagé entre une attirance pour l'infini (la lumière // la pensée) et son goût pour le fini (les objets). Il papillonne, il est dans un juste milieu, son juste milieu.
- (2) **Le premier malentendu** surgit quand l'individu veut s'élever, coïncider avec l'infini (la lumière). Il se trouve déséquilibré, détruit par des forces (// vents forts) qui le dépassent. Il illustrerait le fameux adage : « Qui veut faire l'ange, fait la bête ».
- (3) **Le deuxième malentendu** consiste en un rabattement de l'infini sur le fini (// la lumière d'une ampoule électrique). L'infini ne peut se faire passer pour du fini sans leurrer l'individu et le mener à la déception, voire à la destruction dans une série épuisante de malentendus.

Détaillons ces deux malentendus fondamentaux : comment sont-ils possibles ?

Tout d'abord, l'idéalisme. L'homme à la différence de l'animal, ne désire pas d'une façon instinctive. Le désir humain libéré par la puissance combinatoire de la pensée est multiple, informel et illimité. Il n'y a pas un objet, une personne qui puisse satisfaire son désir une fois pour toutes. Le désir humain est ouvert sur la totalité. Certains auteurs

ont même été jusqu'à dire que l'homme est un animal fou ou encore un être qui rêve de devenir Dieu c'est-à-dire la puissance infinie. Si donc l'être humain ne vise que cette recherche de l'infini (c'est-à-dire l'ensemble des possibles mentaux), il risque de perdre tout sens des réalités soit en s'évaporant dans un rêve (ex. : le fou qui devient, qui est Napoléon ; le fou qui voit des apparitions), soit en recherchant le pouvoir (ex. : Hitler). En fait, l'être humain en étant enfant, désire tout mais doit apprendre petit à petit à limiter ses désirs. La limitation de ce désir de totalité n'est jamais acquise, faut-il le dire...

Le deuxième malentendu est aussi pour l'essentiel celui de la société où nous vivons, à savoir le matérialisme qui considère que le sens de l'existence passe par la possession d'une multitude d'objets. A vrai dire, c'est l'ignorance ou plutôt le rejet du désir d'absolu ou d'infini qui est à la base du deuxième malentendu. Ce rejet conduit l'individu à parier ou à donner une valeur infinie, absolue à des choses relatives ou à des vérités partielles, comme par exemple, l'argent, la sexualité, la technique. Ce sont là des idoles c'est-à-dire des choses relatives devenues absolues (voir le croquis précédent ci-dessus). Ainsi, la proposition « l'argent est nécessaire pour vivre » devient « dans la vie, il n'y a que l'argent qui compte ».

A propos des idoles de la jeunesse : une observation

Aujourd'hui, de nombreux jeunes dans les sociétés occidentales de consommation recherchent la possession d'objets comme signes distinctifs, par exemple, une marque de voiture ou un type particulier de vêtement.

En fait, depuis Mai 68, il y a eu un changement dans la contestation que les jeunes faisaient de la société. Avant 68, c'était une contestation de la société de consommation (exemple : le mouvement hippie). Après 68, on trouve chez les jeunes une attitude de recherche, de participation à la société de consommation : les jeunes ne sont plus contestataires mais des consommateurs à part entière. De plus, la possession de ces objets matériels n'est plus recherchée, semble-t-il, pour leur utilité première mais comme signe distinctif afin de créer une sorte de communauté qui implique l'exclusion de ceux qui ne possèdent pas ces objets. Il est dommage que ce soit la possession d'un objet qui crée la communauté. Ceci est peut-être dû au fait que dans les sociétés occidentales où chacun veut faire ce qui lui plaît, chacun peut créer son système de valeurs si bien qu'au-delà d'un certain seuil, chacun est si seul qu'il a en réaction un désir nostalgique de communauté. Malheureusement, ce désir de communauté est repris par le système de consommation qui lui propose un grand nombre de substituts qui sont

« Se rappeler son encolure, c'était forcément oublier d'autres choses ! Et des choses plus importantes. »

A.Soljenitsyne

La complainte du progrès

Autrefois pour faire sa cour
On parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur
On offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil
Ça change. Ça change
Pour séduire le cher ange
On lui glisse à l'oreille
Ah ...Gudule...Viens
M'embrasser...Et je te donnerai
Un frigidaire
Un joli scooter
Un atomixer
(...)
Un pistolet à gauffres
Un avion pour deux
Et nous serons heureux
(...)

Boris Vian

autant de leurres.

Troisième essai de réponse : l'amour comme sens à l'existence.

Si la pensée n'est pas le sens de l'existence, pas plus que les objets matériels ne peuvent la combler, il nous reste à envisager les idées, les images qui occupent la pensée. Parmi ces idées, il y a une qui est omniprésente à savoir : l'amour. L'amour ne serait-il pas le sens de l'existence ? A première vue, il existe de nombreuses situations qui peuvent nous faire douter que l'amour soit le sens de l'existence. Il y a d'abord la fréquence des échecs, des séparations... Ensuite, il y a la réduction de l'amour à une composante, comme par exemple, la sexualité : l'amour, c'est plus que « faire l'amour » où la tentative de fusion échoue. Et enfin, il y a surtout le problème de la réciprocité. En effet, dans le comportement amoureux, il arrive souvent que la personne que l'on aime, devienne le seul être, la seule chose qui compte sans que ce soit réciproque. Aussi n'est-il pas étonnant que devant l'échec, l'on en vienne à considérer que la vie n'a plus de sens.

Ainsi, prenons ce cas classique du jeune amoureux éconduit qui en est venu à tuer son amie et une partie de sa famille... S'agissait-il d'un véritable amour ? Si l'amour est le sens dernier de l'existence, ce ne peut pas être n'importe quelle forme d'amour. Il y a bien des formes d'amour qui sont destructrices qui ne sont pas respectueuses de la liberté d'autrui. La liberté serait donc la première idée à envisager comme sens premier de l'existence. Il aurait d'amour que s'il y a reconnaissance de la liberté de l'autre.

Quatrième essai de réponse : la liberté comme sens de l'existence.

A ce stade, notre réflexion nous a conduit à rejeter une série de valeurs comme celles du bonheur, de la pensée, du matérialisme et celle de l'amour, et tous ces rejets se feraient au profit d'une « idée », la liberté. Cette idée est inscrite dans la Déclaration des Droits de l'Homme (Liberté, Egalité, Fraternité) et dans bien des Constitutions. Voyons de plus près ce qu'on entend par le mot liberté en quatre étapes.

A. La liberté, c'est ne pas vivre n'importe quoi. Elle suppose que l'on soit capable de choisir. Mais qui dit choix, dit renoncement, privation d'autres choix qui du reste demeurent toujours possibles. Elle suppose le travail, la persévérance. En effet, choisir sans cesse, « zapper » est un « choix » qui empêche une chose, un être, une œuvre d'art de se rendre présent. Le zapping

« Les inclinaisons naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. »

Le Dom Juan de
Molière

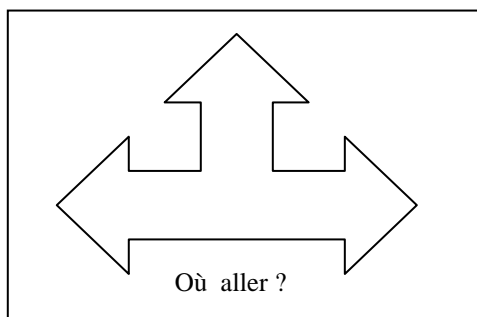
« Il n'y a pas d'amour heureux. »

Aragon

« Le zapping, c'est s'abîmer dans le « tout-tout de suite », être sous l'emprise complète de ses pulsions et s'interdire la satisfaction différée. »

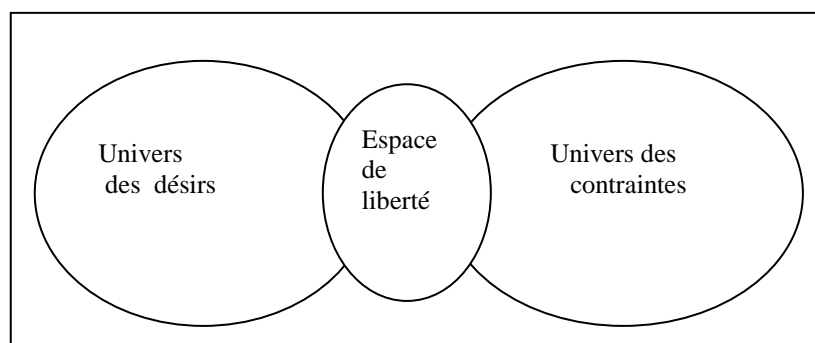
Philippe Meirieux

entraîne pour finir la destruction de la capacité de choisir. C'est à la limite ne jamais choisir, le dernier choix défaisant toujours celui qui le précédait. Aucun choix n'a le temps de se concrétiser, de rencontrer la réalité, de s'inscrire dans le temps.



« Appelleras-tu liberté, flotter dans le vide ? » interroge Saint-Exupéry. En fait, la liberté est faite pour autre chose qu'elle-même.

Nous pouvons dire que la liberté, ce ne sont pas ces mille et un désirs qui se succèdent dans la pensée, et que constamment, pour notre plus grand bien, nous trions, nous rejetons en grand nombre sous peine de risquer la folie qui consiste à prendre une de ces images désirées pour la réalité. De même, la liberté, ce n'est pas plus l'ensemble des contraintes physiques et sociales que nous subissons. Elle ne consiste pas à être l'ombre, le reflet des lois. La nécessité n'est pas la liberté, contrairement à l'avis de Spinoza. Elle est dans la capacité de choisir et de réaliser des choix, bref, la capacité de s'aménager un espace personnel entre l'univers des désirs et l'univers des contraintes.

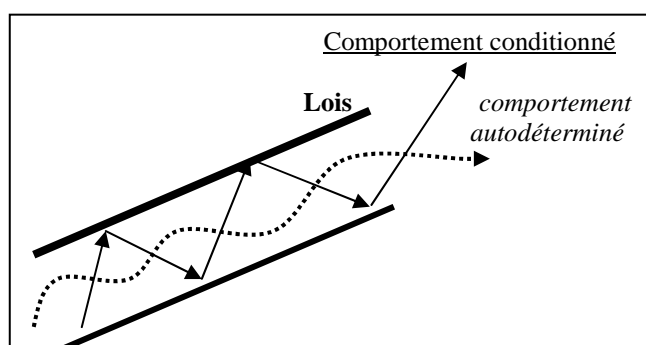


« I like my choice. »

B. Paradoxalement, la liberté suppose que l'on connaisse la loi, les lois naturelles et sociales. Il faut savoir où sont les « barrières » pour se situer et pour savoir éventuellement les franchir. « On ne peut transformer la nature qu'en lui obéissant. » : disait Galilée. Pour être libre, nous en venons à dire qu'il faut savoir où est la loi : peut-être reste-t-il à côté de la loi un vide, un espace où je

peux vivre ?

- C. Concrètement, je suis libre si je connais la loi mais surtout le jour où je suis capable de me donner à moi-même des petites lois et de les respecter. On dira d'un tel individu qu'il est capable d'autodétermination. Par exemple, dans une soirée, je m'arrête au troisième verre : ce n'est écrit nulle part, je l'ai décidé par moi-même. Remarquons que l'autodétermination peut construire pour soi-même une prison, mais en fait, il est certainement plus agréable et économique de manoeuvrer par soi-même entre les obstacles et les lois que de se cogner continuellement aux limites extérieures.



Ajoutons que cette autodétermination ne pourra apparaître que si l'individu n'est pas étouffé par une série de règlements : la loi ne doit pas être totale ou tyrannique.

Cette capacité à s'autodéterminer demande du temps et rencontre bien souvent des obstacles, ce qui fait que fréquemment la liberté apparaît comme une fin en soi, le but de la vie mais, elle ne l'est pas. La liberté n'est pas le sens de l'existence mais ce qui permet de trouver un sens à l'existence et de le vivre avec ou malgré les contraintes.

- D. A ce niveau de recherche, le sens de l'existence apparaît comme une valeur, une orientation qu'un individu se donne à lui-même. Or dans le champ de l'expérience, il apparaît souvent que la liberté n'est pas uniquement perçue comme condition de sens mais aussi comme l'effet, la résultante d'un sens. Autrement dit, c'est le jour où mon existence a un sens que je me découvre libre. Dans ce cas, la liberté n'est plus seulement saisie comme l'espace d'une possible autodétermination mais aussi comme cet état où l'individu est dans une relation de collaboration avec les éléments les plus divers de son environnement : il n'a plus peur de la vie et, par exemple, de son terme, la mort, ou encore de

“La loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi.”

Evangile de saint Matthieu

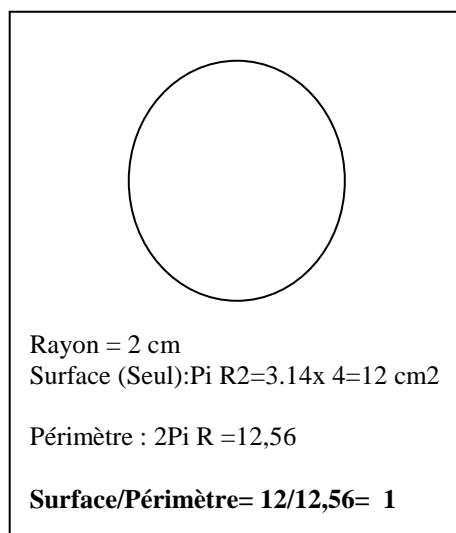
« La Vérité vous rendra libre »

Evangile de saint Jean

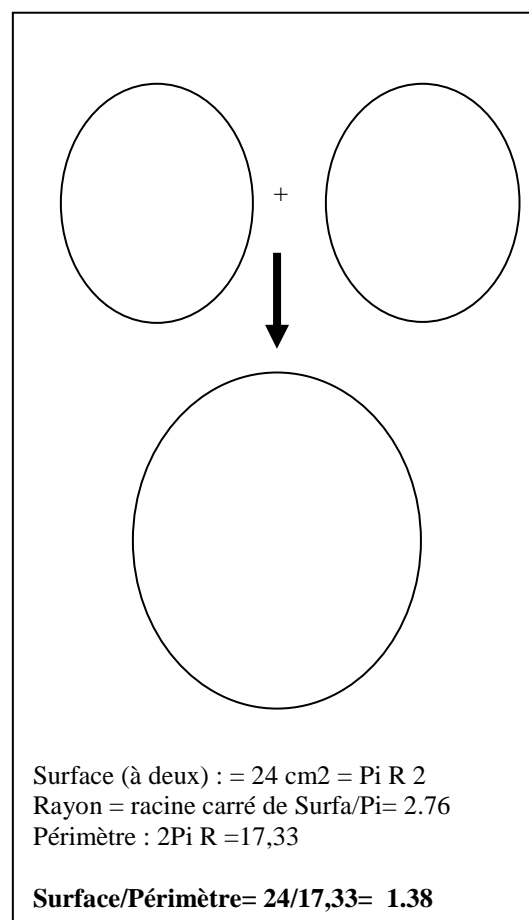
perdre sa liberté. Ainsi, un célibataire qui estime que son état maximalise sa liberté, peut un jour découvrir que le fait de vivre en couple lui procure une plus grande liberté face à la dépense d'énergie à faire face à l'environnement, et face à l'angoisse de n'être seul ou au souci de ne compter pour personne.

Schéma comme « preuve » métaphorique que la vie est plus facile à deux

Soit l'espace d'un célibataire



Soit l'espace d'un couple



La comparaison entre la situation d'un célibataire et celle d'un couple montre que le rapport entre surface et périmètre est plus économique pour l'association. Ceci revient à dire que deux individus se retrouvant par ailleurs avec un espace vital plus grand (comme une ville du moyen âge ou une cellule) doivent fournir moins de dépenses pour se défendre de l'environnement.

IF

(...)

Si tu peux rencontrer
 triomphe après défaite

Et recevoir ces deux
 menteurs d'un même
 front ;

Si tu peux conserver ton
 courage et ta tête

Quand d'autres la
 perdront ;

Alors les rois, les dieux,
 la Chance et la Victoire

Seront à tout jamais tes
 esclaves soumis

Et ce qui vaut mieux que
 les Rois et la Gloire

Tu seras un homme, mon
 fils.

E.Kipling

Avec cette dernière précision, on peut comprendre le discours qui suit : « Le jour où votre existence a un sens véritable, il apparaît que ce sens dépasse votre vie, que celle-ci ne suffira pas à le réaliser, que d'autres, pourront le continuer, alors vous resterez dans votre vie, que ce soit devant les échecs ou les réussites, un homme libre. Sinon, s'il s'agit d'un « sens », d'un rêve des plus accessibles, alors vous risquez à tout moment de devenir un esclave pour réaliser ce rêve ou encore de découvrir un certain

vide, un certain dégoût devant la réussite. »

Il apparaît que la liberté est faite pour autre chose qu'elle-même et par là, elle implique un choix dans la durée ce qui suppose un engagement, donc une action. L'absence d'un engagement, d'une mise en action peut annihiler – semble-t-il – toute perception d'un sens à l'existence. Par conséquent, la dimension de l'action doit être envisagée à son tour comme sens à l'existence.

Cinquième essai de réponse : l'action comme sens de l'existence.

« L'homme est une passion inutile. »

Sartre

Quand on bouge, qu'on fait du sport, quand on fait quelque chose, on a déjà l'impression d'aller quelque part, d'avoir un but. Si on ne fait rien, on ne sert à rien, on n'indique rien aux autres. La mention d'une destination suffit à faire croire qu'on a un but, un sens alors qu'au lieu-dit, il n'y a peut-être rien sauf le désert, une plage de sable fin...

« Le sens de la vie, c'est en avant. »

Titeuf

Par ailleurs, on peut observer que la plupart du temps, quand les individus vivent, se retrouvent ensemble, en groupe, ils ne peuvent rester sans rien faire ou entreprendre : il leur faut agir, l'ennui conduisant à surveiller, à agresser, son voisin. Comme le fait dire Ionesco à un de ses personnages : « Le temps est long, il faut le meubler d'agissements ». En cette matière, on peut dire que notre époque s'y connaît : elle cultive l'activisme, le mouvement et le rendement qui pourrait n'être qu'une agitation effrénée. Un tourbillon autour d'un trou vide, noir...

Admettons qu'il y ait un sens à l'existence, une réponse claire et nette, et qu'il ne reste plus qu'à agir. Il demeure cependant un danger majeur : la manière dont on va agir peut nier, déshonorer, détruire le but ou le sens que l'on s'est donné ou que l'on a découvert. Autrement dit, le sens n'est pas fanatique. C'est ce que nous allons expliciter par un parallèle entre le comportement passionné et le comportement fanatique.

Ressemblances entre le passionné et le fanatique :

- Ils ont tous deux la conviction de posséder le sens de l'existence, la Vérité.

- Ils sont prêts à s'engager jusqu'à la mort.

« Rien de grand ne se fait sans passion. »

Hegel

Différences de réactions devant un problème, une difficulté :

- Devant un problème, le passionné est patient tout en étant obstiné tandis que le fanatique est impatient et cette impatience le conduit à la violence.
- Pour le passionné, tous les moyens ne sont pas bons dans la résolution d'un problème. Pour le fanatique, tous les moyens sont bons.
- Devant l'échec, le passionné est tolérant alors que le fanatique est prêt à tout détruire, y compris lui-même.
- D'une manière générale, le passionné apporte la vie et le fanatique apporte la mort.

Exemples :

Gandhi et le Christ sont des individus passionnés tandis que Robespierre, Hitler et Staline sont des individus fanatiques. Remarquons que dans l'histoire de l'Eglise catholique, il y a eu des moments où l'on a torturé au nom de l'idéal évangélique (par ex. : l'inquisition, les croisades).

Une intention, un projet des meilleurs qui soient peuvent toujours engendrer à un moment ou un autre leur contraire si on ne fait pas attention au choix des moyens. Il y a des moyens, des énergies, des puissances (techniques ou autres) qui détruisent les buts que l'on se donne.

Dans notre progression, il apparaît de plus en plus que la réponse au sens de l'existence n'est pas dans un des éléments, une des valeurs ou des dimensions que nous avons envisagées. La réponse serait dans la multiplicité de ces dimensions, dans leur diversité. Le sens ne serait pas dans un élément mais dispersé sur une série d'éléments.

Conclusion sur le principe de relativité

Nous venons de passer en revue une série de valeurs : le bonheur, la pensée, l'amour, la liberté et l'action, etc. Chacun de ces termes renvoie communément à une valeur mais chacun ne constitue pas à lui seul la valeur qui fait le sens de l'existence.

En somme, au-delà de la diversité des cultures qui introduit déjà traditionnellement une relativité de fait, il y a, à l'intérieur de chaque culture, une autre relativité systémique – dirons-nous - qui fait que dans chaque culture, les valeurs identifiables sont relatives les unes aux autres. C'est que nous avons montré très brièvement dans ce premier cahier et que nous désignerons comme un principe de relativité.

Ce principe de relativité s'énonce comme suit : si dans un système de valeurs, une valeur vient à manquer, elle tend à apparaître comme absolue. Autrement dit, on l'aura compris : la mise en défaut d'une valeur conduit à une réaction. Cette réaction implique comme un rééquilibrage dans un ensemble de valeurs. Il importe que cette réaction se fasse : elle doit être entendue sans passer pour autant pour absolue.

Précisément, la difficulté est dans la mesure de l'importance à accorder à la réaction car il ne s'agit jamais que de réparer un manquement relatif tout en laissant intact un manquement résiduel et fonctionnel, celui qui permet un certain jeu entre les valeurs. Dans les faits, même après les rééquilibrages les plus parfaits, ce manquement fonctionnel, sauf à le faire passer pour absolu, subsistera toujours. Maintenant, à le faire passer malgré tout pour absolu plutôt que comme une pièce du puzzle – la case vide est bien une pièce du jeu -, on risque de tomber dans le nihilisme où l'on affirme le manque comme la valeur la plus fondamentale.